

Zeruya Shalev

Douleur



folio

COLLECTION FOLIO

Zeruya Shalev

Douleur

*Traduit de l'hébreu
par Laurence Sendrowicz*

Gallimard

Titre original :

כאב

(KE'EV)

© Zeruya Shalev.

Publication en accord avec

The Institute for the Translation of Hebrew Literature.

© Éditions Gallimard, 2017, pour la traduction française.

Couverture : Jarek Puczel, Lovers (3), huile sur toile.

Avec l'aimable autorisation de l'artiste.

Zeruya Shalev est née en 1959 dans un kibboutz en Galilée. Elle a fait des études bibliques. Mariée, mère de trois enfants, elle vit et travaille à Jérusalem en tant qu'éditrice. Ses livres, dont *Vie amoureuse*, *Mari et femme*, *Thèra*, *Ce qui reste de nos vies* (prix Femina étranger 2014) et *Douleur*, sont des best-sellers en Israël et dans de nombreux pays d'Europe.

À Vered Slonim-Nevo

Ce livre est le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec une histoire ou des événements réels, ainsi qu'avec des personnes vivantes ou mortes et des noms existants, ne pourrait donc être que totalement fortuite.

CHAPITRE PREMIER

Voilà qu'il revient et bien qu'elle l'ait attendu pendant des années, elle est étonnée, il revient, à croire que jamais il ne l'a lâchée, à croire qu'elle n'a pas vécu un seul jour, un seul mois, une seule année sans lui, pourtant dix ans exactement se sont écoulés. C'est Micky qui lui a demandé, « tu te souviens quel jour on est, aujourd'hui ? », comme s'il s'agissait d'une date anniversaire, alors elle a fouillé dans sa mémoire – ils se sont mariés en hiver, se sont rencontrés l'hiver précédent, les enfants sont nés en hiver, rien de remarquable ne s'est passé dans leur vie en été (malgré la longueur de cette saison qui, sous leurs latitudes, est certainement propice à tout un tas d'événements remarquables). Mais lorsqu'il a baissé les yeux vers ses hanches qui se sont pernicieusement épaissies depuis les faits, il est revenu d'un seul coup, ce mal, ce mal terrible et lancinant, et elle s'est rappelé.

Ou alors s'est-elle d'abord rappelé et le mal n'est-il revenu qu'ensuite ? Car elle n'a jamais oublié, ce n'est donc pas une réminiscence, c'est une plongée au présent, ici et maintenant, dans la seconde même,

incandescente, faille de plus en plus béante, tourbillon fantomatique de frayeur, en suspens dans ce silence d'une solennité exceptionnelle : pas un oiseau ne pépie, pas un volatile ne vole, pas une vache ne mugit, les anges interrompent leurs louanges, les vagues cessent leur va-et-vient, les créatures ne parlent pas, c'est le monde dans une immobilité totale.

Ultérieurement, elle comprendrait qu'il y avait tout, là-bas, sauf du silence, c'est pourtant la seule chose qui se soit gravée dans sa mémoire : des anges muets qui s'approchent et la pansent en silence, des membres arrachés qui se consomment sans bruit tandis que leurs propriétaires les regardent bouches scellées, de blanches ambulances mutiques qui arrivent, puis une étroite civière ailée descend vers elle, elle est soulevée, déposée dessus et c'est à cet instant, l'instant où elle est arrachée à l'asphalte brûlant, qu'elle le sent pour la première fois, ce mal abominable qui prend possession de son corps.

Elle a accouché de deux enfants, pourtant elle ne l'a pas reconnu quand il l'a frappée de toute sa puissance, lui a transpercé le nombril, scié et réduit les os en poudre, écrasé les muscles, arraché les tendons, piétiné les tissus, déchiré les nerfs, ce mal qui tord tout un magma interne dont elle n'a jamais eu conscience, de quoi est fait l'être humain. Elle qui s'est uniquement intéressée à ce qui se trouvait au-dessus du cou, le crâne et le cerveau qu'il contient, la conscience et l'intelligence, le savoir et la mémoire, le discernement, le libre arbitre, l'identité, la voilà à présent dépourvue de tout, sauf de ce magma et de ce mal qui la déchire.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? a demandé Micky avant d'ajouter, penaud, que je suis bête, je n'aurais jamais dû t'en parler. »

Elle s'est adossée contre le mur près de la porte d'entrée parce qu'ils s'apprêtaient à partir au travail chacun de son côté, a essayé d'indiquer du regard les chaises de la cuisine, il s'est précipité dans cette direction mais en est revenu avec un verre d'eau qu'elle n'a pas réussi à saisir, la main tâtonnant le long du mur.

« Une chaise », a-t-elle murmuré et aussitôt il a obtempéré, a apporté une chaise, mais s'y est assis, lui, de tout son poids, comme si c'était lui que la douleur avait attaqué par surprise à cet instant précis, comme si c'était lui qui s'était trouvé là-bas ce fameux matin, dix ans plus tôt jour pour jour, au moment où elle passait à côté du bus qui avait explosé, dont la déflagration l'avait éjectée hors de sa voiture et projetée sur l'asphalte. D'ailleurs, s'il n'y avait pas eu ce changement de dernière minute, c'est lui qui aurait été à sa place, lui qui aurait été propulsé dans l'air enflammé tel un immense astéroïde et se serait fracassé au milieu des corps calcinés.

Oui, pourquoi n'avait-il pas emmené les enfants à l'école ce matin-là, comme d'habitude ? Elle se souvient d'un coup de téléphone affolé du bureau, une panne informatique, tout le système qui avait planté. Dire qu'il avait insisté pour les conduire quand même ! Mais Omer n'était pas encore habillé, il sautait en pyjama sur leur grand lit, alors elle avait préféré s'épargner les heurts et les remontrances, « laisse, je vais les conduire », avait-elle proposé, ce

qui n'avait bien sûr évité ni la rituelle bagarre du matin – le garçon s'était enfermé dans les toilettes et refusait d'en sortir –, ni les larmes d'Alma qui serait en retard à cause de lui. Déjà épuisée, elle les avait déposés devant le portail de l'école, de là, elle avait accéléré pour remonter la rue bruyante, avait dépassé un bus arrêté à sa station, et soudain le pire bruit qu'elle ait jamais entendu avait frappé ses tympan, suivi d'un silence total. Assourdie non pas par la puissance de l'explosion – jaillissement quasi volcanique de matière inflammable, de vis, de clous et d'écrous mélangés à de la mort-aux-rats pour augmenter les saignements – mais par une autre voix, plus profonde, plus effroyable encore, celle des dizaines de passagers brutalement arrachés à la vie : les sanglots des mères qui laissaient de petits orphelins, les cris des fillettes qui ne grandiraient pas, les pleurs des enfants qui ne rentreraient plus chez eux et des hommes qui se séparaient de leur femme. Elle a entendu la lamentation des membres déchiquetés, de la peau carbonisée, des jambes qui ne marcheraient plus, des bras qui n'étreindraient plus, de la beauté enterrée sous les cendres, et cette lamentation-là, voilà qu'elle l'entend de nouveau. Elle se bouche les oreilles et tombe lourdement sur les genoux de Micky.

« Oh, Iris, je pensais qu'on en avait fini avec ce cauchemar », il la serre contre lui mais elle se dégage et murmure, les lèvres crispées, « ce n'est rien, j'ai dû faire un faux mouvement, je vais prendre un cachet et aller travailler », sauf que ça recommence comme à l'époque, chaque geste se décompose en une dizaine de petits gestes tous plus douloureux les

uns que les autres, à tel point que malgré son souci de retenue permanent (souci qui lui a valu depuis toujours la réputation d'être une directrice d'école forte et autoritaire), elle lâche un gémissement.

Soudain, derrière son dos, couvrant ce gémissement qui l'a surprise, éclate un rire violent, explosif. Ils tournent la tête vers le bout du couloir, là où leur fils, grand et mince, debout sur le seuil de sa chambre, secoue les longues mèches qui lui couvrent le dessus du crâne aux tempes rasées, et lance entre deux joyeux hennissements, « hé, qu'est-ce que vous faites comme ça, mam'pa, assis l'un sur l'autre ? Vous avez l'intention de me fabriquer un petit frère ?

— Ce n'est vraiment pas drôle, Omer, grognette-elle, bien que le tableau qu'ils offrent à sa vue lui semble, à elle aussi, ridicule. Ma blessure me fait de nouveau souffrir et j'ai été obligée de m'asseoir. »

Il s'approche à pas lents, on dirait presque qu'il danse tant il porte avec grâce sa magnifique nudité uniquement protégée par un boxer tigré, comment un corps aussi parfait a-t-il pu sortir de leur accouplement ?

« Ce n'est pas le fait que tu sois assise qui me dérange, c'est... pourquoi sur papa ? se moque-t-il gentiment. Et pourquoi papa est-il assis ? Il a mal aussi ?

— Quand on aime quelqu'un, on sent sa douleur, répond Micky de ce ton didactique qu'Omer déteste (elle aussi d'ailleurs), un ton vexé d'avance par la raillerie prévisible qu'il s'attire.

— Apporte-moi un cachet, ou plutôt deux, il y en a dans le tiroir de la cuisine », et elle s'empresse de les avaler, encore persuadée que par la seule force de

sa volonté elle arriverait à éradiquer cette douleur, que son mal disparaîtrait à tout jamais. Comment pourrait-il en être autrement, ce n'est pas quelque chose qui revient comme ça, sans raison et avec une telle puissance. Tout n'a-t-il pas été restauré, recollé, recousu, revissé au cours de trois opérations différentes, de mois d'hospitalisations successives. Dix ans se sont écoulés, elle s'est habituée à vivre avec des élancements aux changements de saison ou après un effort, jamais elle n'a récupéré l'aisance de mouvement d'avant sa blessure, mais elle était loin de s'attendre à un nouvel assaut de douleur, comme si, ce matin, tout recommençait à zéro, « tu m'aides à me lever, Omer ? » demande-t-elle, il s'approche, toujours un peu amusé, lui tend un bras ferme et délicat, la voilà sur pied et bien qu'elle doive s'appuyer au mur, elle ne cédera pas. Elle sortira de chez elle, atteindra sa voiture, roulera jusqu'à l'école, dirigera les réunions avec efficacité, honorera ses rendez-vous, s'entretiendra avec de nouveaux professeurs, recevra l'inspectrice, restera pour vérifier comment se passe l'étude, répondra aux mails et aux messages qui se seront accumulés pendant la journée, et ce ne serait que sur le chemin du retour en fin d'après-midi, tout en conduisant les lèvres crispées de douleur, qu'elle repenserait à Micky, resté assis sur la chaise de la cuisine à côté de la porte, la tête entre les mains alors qu'elle sortait déjà ou, plus exactement, qu'elle fuyait comme si elle lui laissait son mal, oui, il était resté assis là-bas comme si c'était lui qui avait eu le bassin fracturé ce matin-là, dix ans auparavant jour pour jour, comme si c'était lui dont la vie avait été brisée.

Piégée entre les dizaines de voitures qui avancent au pas dans les bouchons de fin de journée, elle se souvient qu'il était arrivé tout essoufflé en salle de déchocage et s'était approché de son lit, visage lugubre et coupable. Il n'était pas le premier à son chevet, avait été précédé par des tas de gens beaucoup moins proches (la rumeur s'était rapidement propagée), étrangement, les visiteurs s'étaient présentés dans l'ordre inverse de leur intimité avec elle, des plus éloignés aux plus proches – les derniers arrivés étant Omer, alors âgé de sept ans, et Alma de onze, tous deux accompagnés de sa meilleure amie Dafna, qu'elle avait vus juste avant d'être emmenée au bloc. À ce moment-là, elle s'était rendu compte avec horreur qu'ils étaient les seuls qu'elle avait oublié d'avertir. Elle avait en effet réussi à laisser un message sur le portable de Micky et sur le répondeur de sa mère, pressant les touches de ses doigts ensanglantés dont elle avait ensuite essuyé les traces rouges avec son tee-shirt, le seul endroit qu'elle avait oublié d'appeler, c'était l'école des enfants. Pour être vraiment sincère, toutes les heures écoulées jusqu'à ce qu'elle les voie avancer, main dans la main, d'un pas hésitant vers son lit, elle avait oublié leur existence, avait oublié que la femme qui venait d'exécuter un vol plané au-dessus de la rue en feu avant d'atterrir violemment sur la chaussée était mère d'un garçon et d'une fille.

Au premier instant, elle avait même eu du mal à reconnaître ce couple étrange qui approchait, un gamin trop grand et une gamine toute menue. L'un blond, l'autre brune, l'un bouleversé, l'autre silencieuse, deux contraires qui marchaient côte à côte,

lentement et avec grand sérieux, comme s'ils allaient déposer une gerbe invisible sur sa tombe, si elle avait pu, elle les aurait fuis, mais elle était clouée au lit, alors elle avait fermé les yeux jusqu'à ce qu'elle les entende bêler à deux voix un « maman » qui l'avait obligée à se ressaisir aussitôt. « Quelle chance j'ai eue, avait-elle fanfaronné, ça aurait pu être bien pire. »

Plus tard, un médecin lui avait expliqué qu'elle avait le droit de leur montrer à quel point elle souffrait, « inutile de faire semblant, avait-il dit, en les laissant vous aider, vous leur apprenez aussi à surmonter leurs propres difficultés ». Mais pour elle, il était inconcevable qu'ils la voient dans sa faiblesse, c'était d'ailleurs la raison pour laquelle, pendant les longs mois qui avaient suivi et jusqu'à sa guérison, elle avait très mal supporté leur présence.

« Tout ça, c'est à cause d'Omer, entend-elle encore Alma décréter ce jour-là, avec calme, presque indifférence, comme si elle énonçait une évidence. S'il ne s'était pas caché dans les cabinets, on serait sortis plus tôt et tu n'aurais pas dépassé le bus au moment où il explosait », ce à quoi Omer, hors de lui, avait aussitôt répliqué en hurlant et en donnant des coups de pied à sa sœur, « c'est pas vrai ! Tout est de ta faute à toi ! Parce que tu as voulu que maman te fasse une tresse chinoise ! », mais lorsque Micky s'était approché pour le ceinturer, c'est lui que le petit avait soudain désigné du doigt avant de déclarer, avec la méfiance qui caractérisait toujours leur relation, « c'est de ta faute à toi ! ».

Et peut-être avaient-ils continué longtemps à s'accuser comme s'il s'agissait d'un événement d'ordre

privé et non d'une catastrophe nationale, programmée, exécutée par des terroristes qui ignoraient tout de leur petite famille, elle n'en savait rien puisqu'on l'avait emmenée au bloc, effrayant dérivatif où on l'avait opérée pendant des heures, puis encore une fois opérée, puis avaient suivi les longs mois de rééducation et de convalescence qui avaient abouti à sa promotion en guise de récompense : certains pensaient, elle ne l'ignorait pas, que sans sa blessure elle n'aurait jamais été nommée, si jeune, à la tête d'un établissement scolaire si grand. D'ailleurs, elle aussi s'en étonnait quelquefois, par chance la lourdeur de sa tâche ne permettait pas les vaines pensées et elle avait passé dix ans sans vaines pensées, mais voilà, une fois sa voiture garée et tandis qu'elle se dirige vers son appartement d'un pas bancal, elle a l'impression de se réveiller seulement maintenant d'une opération qui aurait duré une décennie, et de pouvoir enfin, avec la grande expérience qu'elle a acquise depuis, se poser la question lancée le jour de l'attentat par ses enfants et trancher, une fois pour toutes – qui est le coupable.

CHAPITRE 2

L'ascenseur s'ouvre directement dans leur salon, ce qui y crée une ambiance impersonnelle de cage d'escalier et confère à chaque entrée une dimension théâtrale. Ce soir-là, lorsque les portes d'inox s'ouvrent et qu'elle avance dans son appartement, elle se sent furtivement comme une invitée, hôte indésirable qui se serait trompée de jour ou d'heure parce que personne ne l'attend et elle reste là, à examiner avec embarras la pièce spacieuse. Ils s'étaient éloignés du centre-ville pour quelques mètres carrés de plus, une chambre pour chaque enfant et une grande chambre pour eux avec un coin bureau, au dernier étage d'un immeuble sans caractère construit dans un nouveau quartier sans grâce. Effectivement, chacun avait trouvé son intimité, c'était l'espace commun qu'ils ne réussissaient pas à remplir, et lorsqu'elle le scrute à présent, que ses yeux passent sur le grand et le petit canapé, les deux fauteuils et la table basse au milieu, les fenêtres qui laissent pénétrer un paysage urbain saupoudré de sable du désert, la cuisine claire et propre, les deux casseroles qui attendent sur la gazinière étincelante, elle se

demande un instant si de vraies personnes habitent là, tant il lui semble soudain que le lieu est vide, qu'il y manque l'essentiel.

Les questions de décoration ne l'ont jamais intéressée, Micky non plus – il leur suffit que l'agencement soit plaisant et confortable, que rien n'agace le regard, de toute façon ils rentrent tard. Après avoir dîné avec les enfants, elle passe encore des heures devant l'ordinateur à envoyer des mails à ses profs et aux parents, à régler des conflits, à fixer des rendez-vous et des réunions, à préparer son communiqué hebdomadaire, alors peu importe le carrelage du sol et la tapisserie des sièges, le principal c'est qu'elle ait un endroit où poser son corps fatigué.

La porte de la chambre d'Omer s'ouvre, elle se prépare à lui offrir son sourire forcé, pourtant ce n'est pas lui qui émerge mais une jeune fille mince aux cheveux roux, en débardeur moulant et minuscule petite culotte, une jeune fille embarrassée qui presse le pas vers les toilettes, elle suit des yeux son balancement de hanches tout en souplesse et lâche un soupir de contentement. Élever Omer a suscité tant d'inquiétudes aujourd'hui balayées et obsolètes, cette jeune personne en est une preuve supplémentaire, au moment où elle réapparaît, Iris essaie de reconnaître le visage qui se cache derrière le rideau de longs cheveux, l'a-t-elle déjà croisé ? Il arrive de temps en temps, depuis quelques mois, le matin quand elle vient réveiller son fils, qu'une jeune fille se lève de son lit même si la veille elle l'avait vu de ses propres yeux aller se coucher seul, se serait-il bouturé pendant la nuit ?

Avec satisfaction, Iris suit à nouveau des yeux

les pas qui s'engouffrent dans la chambre, puis elle s'approche de la cuisine, elle doit manger quelque chose, ne serait-ce que pour pouvoir avaler un nouveau cachet. Du riz blanc et des lentilles aussi orange que les cheveux de la demoiselle mijotent dans leurs casseroles respectives. Depuis peu, elle demande à la femme de ménage de leur préparer des repas. Son bel adolescent est affamé en permanence, elle n'a pas la force de se mettre à cuisiner en rentrant du travail, c'est indéniablement un plaisir de trouver sur la gazinière deux casseroles pleines, d'être débarrassée de cette corvée nourricière qui jamais ne se termine, alors pourquoi, depuis que les plats arrivent avec une telle facilité, leur goût lui semble-t-il avoir changé ? Comme si un sentiment latent de non-appartenance s'était soudain renforcé et avec lui la sensation de manger dans quelque modeste cantine ouvrière ou dans un hôtel impersonnel – partout, sauf chez elle.

Ridicule, des bêtises, des bêtises qui fermentent dans ta tête depuis ce matin, comme des ordures sous un soleil de plomb. Se sentir chez elle ou pas, quelle importance ? L'important, c'est de manger à sa faim, l'important, c'est d'avoir un toit au-dessus de sa tête, un travail, des enfants qui s'en sortent plutôt bien, si ce supplice la laissait tranquille, tout serait parfait, de nouveau elle avale deux comprimés pour repousser les assauts de la terrible douleur. Comme les contractions d'accouchement, ça la prend à une ou deux minutes d'intervalle, lui encercle le corps, lui scie l'enceinte du bassin os par os, alors elle s'affale sur le canapé et lâche un profond gémissement. Le vent chaud et menaçant de

début d'été a beau balayer l'appartement, elle a toujours froid quand on la ronge ainsi de l'intérieur ! Si les débris osseux se dispersaient au vent, la douleur se dissiperait-elle ? Elle est prête à renoncer à son coccyx, et pas seulement à lui, elle est prête à renoncer à tout organe ou membre douloureux pourvu que ça cesse, elle est prête à vider son corps morceau par morceau. Elle ne peut pas se permettre de rester là sans rien faire, elle a des messages à écrire, des conflits à résoudre, elle doit se lever immédiatement et se traîner jusqu'à son bureau, elle doit s'asseoir devant son ordinateur, serrer les fesses et y aller, elle s'étonne de cette expression assurément inventée rien que pour elle, vu que les lancinements prennent racine juste là, au niveau des fessiers, entre ses hanches, par le passé aussi étroites que celles de la jeune fille qui entre à présent dans la cuisine. Cette fois, étonnamment, elle a enfilé le boxer tigré d'Omer, va-t-il apparaître, lui, dans la toute petite culotte qu'elle portait ?

Par-delà ses paupières closes, elle le regarde avec une appréhension familière, il a toujours été si imprévisible ! « Bonjour, dirlo ! » lance-t-il en accompagnant son exclamation d'un salut militaire et elle note, non sans soulagement, qu'il porte un short de gymnastique et semble d'excellente humeur, si un cœur doit être brisé dans les parages, ce ne sera vraisemblablement pas le sien. Les deux jeunes s'installent à la grande table, face à face, leurs assiettes se remplissent encore et encore, elle en profite pour les observer discrètement, « drôlement bon ! » grognent-ils la bouche pleine comme s'ils échangeaient des compliments, ils mâchent et lâchent des

petits rires, elle s'étonne qu'ils parlent si peu. Est-ce à cause de sa présence ou bien n'ont-ils pas besoin de mots pour se sentir proches ?

Quelle différence avec nous, songe-t-elle. J'avais exactement l'âge qu'a Omer aujourd'hui, Ethan était un peu plus vieux, on n'arrêtait pas de parler et on riait bien peu. C'est vrai qu'ils n'avaient pas, à l'époque, beaucoup de raisons de rire, il voyait sa mère s'éteindre à petit feu, une mère dont lui, le fils unique, s'occupait avec dévouement, il restait pendant des heures à son chevet à l'hôpital puis venait rejoindre Iris chez elle, grand et maigre, les yeux clairs brûlant d'une triste incompréhension. Alors elle le nourrissait, le consolait, le réconfortait en l'enveloppant de son amour.

Que comprennent-ils, se révolte-t-elle, assaillie par une rancœur soudaine tandis qu'ils continuent à mastiquer et à glousser l'un en face de l'autre, ils farfouillent dans le réfrigérateur puis reviennent à table avec quelque nouvelle douceur à avaler, essaient d'être précis à grand renfort de « super bon », s'effleurent du bout des doigts – elle détourne le regard, prise de nausée. Est-ce à cause de cette vision réjouissante ? À moins qu'il n'y ait aucun rapport avec eux, en fait, elle a la nausée depuis ce matin. Non, elle n'est pas jalouse de son fils, certainement pas, au contraire, elle est reconnaissante de ne pas le voir souffrir comme Ethan, ou comme elle à cause de leur rupture, car à la fin des sept jours de deuil qui avaient suivi la mort de sa mère, juste après le départ du dernier visiteur venu lui exprimer ses condoléances, il s'était empressé de lui annoncer froidement, comme s'il avait tout planifié depuis

longtemps, qu'il avait l'intention de commencer une nouvelle vie, une vie sans chagrin, et qu'elle n'en faisait pas partie, « ça n'a rien de personnel, Irissou, avait-il magnanimement ajouté, c'est juste que j'en ai marre, c'est trop pesant », comme si le poids insupportable, c'était elle, elle qui n'avait cherché qu'à le soulager. « Tu dois me comprendre, je n'ai même pas dix-huit ans, je veux vivre, je veux oublier ces horribles mois et tu en fais partie. »

Elle avait été tellement choquée que des années plus tard elle frissonnait encore à ce souvenir, voyait et revoyait les mâchoires qu'Ethan remuait sans la moindre hésitation sous la peau lisse de ses joues.

« Je ne peux pas y croire, quoi, tu me punis parce que je suis restée avec toi, parce que je t'ai soutenu pendant tout ce temps ? avait-elle murmuré d'une voix abasourdie.

— Ce n'est pas une punition, Irissou, c'est une nécessité. Si je t'avais rencontrée maintenant, ça aurait été différent. Je serais tombé amoureux de toi, c'est sûr, et on se serait mis ensemble. Mais on s'est rencontrés trop tôt. Peut-être aurons-nous une deuxième chance, plus tard, qui sait ? Maintenant, je dois sauver ma peau.

— En me quittant ? avait-elle continué, toujours aussi stupéfaite. Qu'est-ce que je t'ai fait ? »

Il lui avait pris la main, un instant on aurait pu croire qu'il compatissait, qu'il était prêt à pleurer avec elle cette nécessité, mais il avait rapidement remis main et compassion dans sa poche et ça, elle ne le lui avait jamais pardonné, aujourd'hui encore elle lui en voulait, à Ethan Rozenfeld, son premier amour et d'une certaine manière son dernier, car elle

n'avait jamais plus retrouvé cette évidence totale et absolue, impossible à remettre en cause. Et autre chose qu'elle ne lui avait pas pardonné : ne jamais les avoir regrettés, elle, leur amour et cette séparation cruelle, parce que même si cet arrachement lui paraissait, à lui, indispensable, il aurait dû le vivre à ses côtés, ne pas l'abandonner ainsi, seule avec le verdict qu'il lui avait asséné, seule alors qu'elle avait perdu le goût de vivre, l'unique but de son existence, l'espoir, la confiance, la jeunesse, alors qu'elle portait un deuil aussi grave pour elle que pour lui la perte de sa mère. D'ailleurs, elle s'en était très difficilement remise.

« Qu'est-ce qui t'arrive, Mamouch ? Pourquoi tu restes allongée là comme un sac de patates ? Y a-t-il une grève dont je n'aurais pas entendu parler ? lui demande Omer en s'approchant, elle a sans doute lâché un nouveau gémissement sans s'en rendre compte, elle voit l'étroit rectangle de son torse, ramassé sur lui-même, aussi glabre que ses joues, il n'a presque pas de poils, comme Ethan.

— Une grève perso. J'ai juste très mal, tu veux bien aller me chercher un cachet dans le tiroir avec un verre d'eau ? » lui demande-t-elle, persuadée que dès que la douleur cessera, cessera aussi le souvenir, car voilà des années qu'elle s'interdit de penser à lui, voilà des années qu'elle ne s'est pas affalée ainsi sur le canapé, désœuvrée, c'est pour ça qu'elle n'a pas remarqué que son fils a presque atteint l'âge d'Ethan à l'époque, que sa copine la regarde avec les mêmes yeux curieux qu'elle avait levés vers Mme Rozenfeld lorsqu'elle l'avait vue pour la première fois, allongée sur le canapé de leur petit appartement.

Il était le seul enfant d'une mère qui l'élevait seule et n'avait qu'un seul sein. Il était petit lorsqu'elle était tombée malade et avait été opérée. Iris n'a pas oublié l'étonnement qu'elle avait lu dans ses yeux lorsqu'il l'avait déshabillée pour la première fois et découvert l'exacte symétrie de son buste. Elle se souvient aussi qu'en s'asseyant à côté de lui les fois où elle le rejoignait à l'hôpital elle louchait discrètement vers le décolleté du haut de pyjama usé de la malade. Le cratère irrégulier qui se révélait lorsque celle-ci se penchait en avant ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait, de même que son grand crâne lunaire qui dodelinait au bout d'un cou très mince. Elle aimait le retrouver là-bas, caresser sa main libre tandis que de l'autre il tenait la main de sa mère. Elle aimait le silence qui régnait dans ce service, un silence sacré de lutte acharnée, d'attente de miracle, de vies qui se défaisaient, pelure après pelure, pour ne laisser que le noyau intérieur dénudé et tremblant, le pendule purifié qui refusait de lâcher, l'essence de l'existence. Elle s'imaginait sillonnant à ses côtés une forêt d'arbres de vies qui se fanaient, se brisaient peu à peu, comment aurait-elle pu penser que ce serait justement ce dévouement qu'elle leur offrait, à lui et à sa détresse, qui causerait ensuite son bannissement ? Ces heures étaient pour elle comme une mission sacrée, une vocation, quelque chose de spécial – elle et lui, ensemble, un garçon et une fille seuls au monde, qui essaient de soulager la souffrance. Il essayait de soulager la souffrance de sa mère, elle, sa souffrance à lui. Pendant des mois, elle avait senti que sa maison se trouvait au chevet de cette femme malade et digne, que là demeurait

sa vraie famille et non aux côtés de la mère dure et exigeante qui était la sienne, une veuve de guerre qui donnait peu et exigeait beaucoup, pas non plus aux côtés de ses frères jumeaux, nés quatre ans et demi après elle et qui emplissaient la maison de bruit. Elle se sentait appartenir à l'autre mère, femme délicate qui souffrait en silence, à son fils unique et dévoué. Dire que si elle s'était moins mêlée à leur souffrance, si elle avait su garder ses distances, elle n'aurait pas été abandonnée ! D'où l'enseignement tiré à ses dépens : le rejet excessif était l'autre face de l'engagement excessif.

Un des premiers jours de l'été, elle était arrivée à l'hôpital après le lycée comme d'habitude avec, dans son sac, une pomme acide et une brique de cacao pour lui. Elle avait aperçu, par-delà le rideau du box, le crâne chauve qui oscillait de droite à gauche dans une sorte de refus agressif qu'elle n'avait jamais vu auparavant. Ethan, blême, l'avait repoussée en disant, « reviens plus tard, Irissou, ce n'est pas le moment », et elle avait reculé, glacée, jusqu'au bout du couloir, sachant que jamais plus elle ne reviendrait en ces lieux, mais incapable de partir.

Tout à coup, deux infirmières s'étaient précipitées dans la chambre d'où avait jailli un cri terrible, animal, comment croire qu'il sortait de la gorge de la plus délicate des femmes. Avec un respect sacré, elle avait suivi ce qui se passait là-bas, derrière le paravent, comme si elle assistait à quelque apparition divine, une vision merveilleuse et surnaturelle, de celles dont on parle en cours de bible, le buisson ardent, Moïse recevant les Tables de la Loi, jusqu'à ce qu'une infirmière lui ferme la porte de la

chambre au nez. Elle s'était alors éloignée d'un pas mal assuré, s'était assise sur un banc dans le hall d'entrée, cette zone tampon qui sépare le pays des malades de celui des bien portants, à petites bouchées elle avait mangé la pomme qu'elle lui destinait, la nuit était tombée, Ethan était apparu les épaules basses, fixant du regard les dalles granuleuses du sol, guère surpris de la trouver là, ils avaient marché lentement, comme ils marcheraient le lendemain derrière le corps enveloppé d'un linceul blanc, à croire qu'ils étaient tous les deux devenus orphelins.

Elle avait ainsi marché à ses côtés durant les sept jours de deuil traditionnels, fidèle épouse de dix-sept ans qui avait accueilli les visiteurs, y compris sa propre mère et ses frères. Pendant la nuit, elle lui caressait le dos jusqu'à ce qu'il s'endorme, au matin elle se levait la première et préparait l'appartement pour une nouvelle journée de condoléances, à vrai dire, c'était ainsi qu'elle voyait leur avenir, éternelle veillée mortuaire dans l'agitation apaisante, douloureuse et parfois heureuse du deuil qui les fondait l'un dans l'autre, ensemble ils allaient éclore telles deux pousses plantées dans un même pot, sur une même couche.

Ce fut sa deuxième naissance et son deuxième deuil. Elle avait choisi de se recréer orpheline à ses côtés, elle était donc sa mère, sa sœur, sa femme et la mère de ses enfants, elle brûlait dans son jeune corps du désir de lui donner une fille qui porterait le prénom maternel, et la nuit, quand il sanglotait en dormant, elle sentait le crâne chauve qui émergerait d'entre ses cuisses. Elle seule pourrait ramener sa mère à la vie, dans sa singularité, elle seule

pourrait le consoler, mais lorsque les sept jours de deuil s'étaient achevés, elle s'était retrouvée non seulement orpheline, non seulement veuve, mais aussi dépouillée de ses rêves.

Elle avait rassemblé toutes ses affaires dans deux grands sacs-poubelle et avait marché, raide et très droite, jusqu'à la station toute proche. Sans se retourner. Elle avait pris le bus dans le bon sens, était descendue au bon arrêt ; arrivée chez elle, elle s'était mise au lit sans se dévêtir, avec ses deux grands sacs-poubelle, et elle était restée allongée ainsi, yeux secs et grands ouverts, jusqu'à ce que sa mère rentre. Elle n'avait pas répondu à ses questions parce qu'elle ne les avait pas entendues, n'avait pas obéi à ses injonctions de se lever, de se doucher ni de venir manger. Yeux secs, corps figé qui avait gardé la même position pendant des jours et des jours.

« À une époque, je me suis retrouvée paralysée de chagrin, avait-elle raconté à Micky peu de temps avant leur mariage, ça a duré quelques semaines, mais maintenant je vais bien et ça ne se reproduira plus. » Il avait bien sûr voulu en entendre un peu plus, mais là aussi elle l'avait déçu. Ne restait que sa mère pour évoquer cette crise de temps en temps, révéler tel ou tel détail malgré les regards assassins qu'elle lui lançait, « oui, j'ai fait une petite déprime, mais qui ne connaît pas la déception amoureuse à dix-sept ans ? » concluait-elle pour dévaloriser ce souvenir à ses propres yeux, concentrant sa contrariété sur la trahison de sa mère davantage que sur la chose elle-même. D'ailleurs de quoi s'agissait-il ? se demandait-elle parfois. Du fait qu'elle avait failli mourir d'amour ? Et qu'est-ce qui était le plus

surprenant, sa maladie ou sa guérison ? Son choix, finalement, de vivre ? Sa renaissance, seule et abandonnée, dans un vide qui s'était peu à peu rempli ?

À l'adolescence de sa propre fille, elle avait suivi avec appréhension ses aventures amoureuses, craignant une déception similaire, mais Alma s'était jusqu'à présent satisfaite de relations brèves et superficielles (ce qui, en soi, pouvait bien sûr alimenter toutes sortes d'inquiétudes, mais dans une moindre mesure). De toute façon, sa fille n'était pas du genre à s'épancher, quant à son fils, il paraît calme et à l'aise face à la demoiselle qui porte son slip, cette menace-là ne va apparemment pas se concrétiser dans un avenir proche, elle peut lever la surveillance du jeune couple qui se forme sous ses yeux. Le mal lancinant, qui s'est un peu atténué, lui rend un corps en état de choc, mais il reste tapi, elle sent qu'il l'observe de loin même s'il la laisse se lever lentement du canapé et s'asseoir devant l'ordinateur comme tous les soirs pour rédiger son communiqué hebdomadaire, envoyer messages et instructions, questions et réponses. Sur quoi écrira-t-elle cette semaine ? Et si elle essayait d'insuffler une nouvelle énergie à ce trimestre, à ces quelques semaines qui séparent le jour du Souvenir de la fête de Shavouot, période fatiguée qui vient après le gros de l'année scolaire mais avant la fin des classes et qui est beaucoup plus importante qu'on ne le pense, parce que si quelque chose peut encore changer, c'est à ce moment-là, dans la tension créée entre la commémoration du passé et la célébration du renouveau.

CHAPITRE 3

Voilà bien longtemps qu'elle n'a pas vu ces chiffres sur le réveil : trois heures quarante du matin. Insupportable. Depuis des années, elle veille sur son sommeil comme si sa vie en dépendait, un rituel de fin de journée qui commence dès vingt-deux heures. Contrarié, Micky lui demande parfois d'attendre un peu, « le film recommandé par Dafna et Guidi va commencer » ou « la série proposée sur cette chaîne est vraiment excellente, elle te plaira », parfois aussi il ne dit rien et se contente d'accompagner sa désertion d'un regard dépité.

« Je dois dormir, j'ai une dure journée demain et une réunion qui commence tôt, se justifie-t-elle machinalement, car même si elle n'a pas de réunion, elle est toujours la première à l'école, tous les matins, debout près du portail, hiver comme été, elle accueille les élèves, leur souhaite une bonne journée, se souvient du prénom de chacun, échange quelques mots avec leurs parents.

— Tu n'es pas la seule qui travaille dur, tu sais, ni qui se lève tôt, réplique-t-il sans se laisser impressionner.

— Désolée, je suis crevée, j'ai les yeux qui se ferment tout seuls », marmonne-t-elle en esquivant le bras qu'il tend pour la retenir. Il ne lui en veut pas uniquement parce qu'elle va se coucher tôt, elle en est consciente, mais surtout parce qu'elle a décidé, depuis qu'Alma a quitté la maison quelques mois auparavant, de récupérer la chambre abandonnée, « n'en tire aucune conclusion, Mouky, essayait-elle de l'apaiser, c'est juste que je dors mieux seule. Partager un même lit est une coutume primitive, on se dérange pour rien, il y a des études là-dessus. En plus, tu détestes que je te réveille si tu ronfles ! », mais lui qui avait sans doute espéré voir ses ronflements acceptés avec amour ne s'était certainement pas attendu à ce qu'elle s'exile dans le lit d'une place et demie d'Alma et lui ferme sa porte.

« Ce n'est pas contre toi, c'est pour mon bien. Il ne s'agit que de sommeil, ça ne doit pas avoir d'influence sur notre intimité », répétait-elle, sincèrement persuadée que cela n'aurait aucune incidence, pourquoi en aurait-ce ? Comme si on faisait l'amour en dormant, comme si on avait des discussions profondes en dormant, de toute façon, à chaque retour de leur fille, elle s'était engagée à réintégrer le lit conjugal. Qui aurait cru que la demoiselle viendrait si peu, à peine une fois par mois, et que tout l'attirail auparavant posé sur la table de nuit du côté d'Iris s'installerait définitivement dans la chambre vide, la crème pour les yeux, le verre d'eau, les chaussettes (elle a toujours froid aux pieds), la crème pour les mains, un ou deux livres, elle ajoute chaque fois quelque chose, si bien qu'Alma avait lâché lors de sa dernière visite, « bravo, maman, je vois que tu

t'es approprié ma chambre ! Tu veux que je dorme à ta place avec Papouch ? ».

Elle s'était bien évidemment empressée de ramasser toutes ses affaires, de les remettre à leur emplacement initial et de se faire une raison, elle revenait dormir avec Micky, malheureusement, elle s'était rendu compte que tout ce qui la dérangeait auparavant la dérangeait encore plus maintenant qu'elle s'était habituée à la liberté. Après une nuit où elle n'avait pas réussi à fermer l'œil, elle s'était surprise à attendre avec impatience que sa fille libère le lit et s'en aille réintégrer la colocation qu'ils lui payaient à Tel-Aviv, ce qui, d'ailleurs, était arrivé le soir même. Elle était tellement fatiguée que, de tout ce week-end-là, elle n'avait pas réussi à nouer la moindre conversation sérieuse avec Alma, elle aurait pourtant aimé en apprendre un peu plus sur ce qu'elle faisait et sur ses projets. Bon, la gamine aurait sans doute réussi à éviter ce genre de discussion, fût-ce avec une mère bien plus éveillée : elle ne faisait rien, n'avait aucun projet, se contentait de travailler la nuit comme serveuse dans un restaurant au sud de la ville et dormait pendant la journée.

Comment avaient-ils engendré une telle fille, totalement dénuée d'ambition et de motivation ? Déjà toute petite, elle ne persévérerait dans aucune activité, ne s'intéressait à rien, restait assise des heures devant la télévision ou le miroir – qu'est-ce qui était pire ? Toutes ces années, elle avait vu ses parents travailler dur et n'en avait absolument pas pris de la graine. Oui, même si Iris avait réussi à nouer le dialogue au cours de ce week-end-là, elle n'aurait obtenu qu'un rire moqueur et qu'un argumentaire du genre, tout

va nickel, t'inquiète, Mamouch, je ne suis pas une de tes élèves, ou plutôt de tes soldates, parce que tu les fais tous marcher à la baguette, pas vrai ? Ce à quoi elle se serait hâtée de répliquer, alors pourquoi est-ce que j'ai tant d'inscriptions chaque année, si c'est tellement peu engageant ? Et la voilà à reconstituer exhaustivement une conversation qui n'a pas eu lieu, mais elles en ont tant eu de semblables au cours de ces dernières années ! Des conversations inachevées, tortueuses, des tentatives qui éloignaient au lieu de rapprocher, des éclaircissements qui ne servaient qu'à embrouiller. Loin de s'attendre à un tel mépris, elle avait naïvement espéré que sa fille serait fière d'elle, qu'elle admirerait sa grande œuvre : avoir pris la direction d'une très mauvaise école située en zone sensible et en avoir fait l'établissement le plus prisé de la ville. « Apparemment, ton enseignement leur convient, à eux, mais pas à moi », disait Alma qui devait lever les yeux vers elle pour la défier du regard, comment expliquer la petite taille de leur fille ? Toutes ses amies dépassaient leur mère, elle seule était restée petite alors que ses parents étaient grands.

Bébé, elle ne mangeait presque rien et n'avait que faire des prières ou des menaces dont l'abreuvait Iris qui n'arrivait parfois à la nourrir qu'en la mettant devant la télévision. Là, profitant de son inattention, elle lui fourrait dans la bouche un triangle d'omelette, une tranche de fromage jaune, une boulette de légumes. La fillette remuait alors les mâchoires sans s'en rendre compte, mastiquait et avalait, et puis tout à coup, elle se secouait comme si elle venait de se réveiller et protestait énergiquement.

À chaque gavage ainsi volé, son cœur de mère s'emballait comme si elle voyait son petit bout de chou au bord d'un toit très haut et qu'elle devait s'approcher discrètement par-derrière pour la rattraper avant qu'elle ne remarque sa présence ; comme si chaque triangle d'omelette ingurgité l'éloignait d'un pas de la chute fatale. Et puis, elle traduisait la maigreur d'Alma en accusation criante qu'elle devait infirmer par tous les moyens. Il en avait été ainsi jusqu'à la naissance d'Omer, dont la présence impétueuse l'avait tellement épuisée qu'elle avait abandonné toute velléité de manipuler-contrôler-appâter-supplier-menacer, ce qui avait bien sûr eu un effet bénéfique pour tout le monde, la preuve, Alma avait survécu. Elle mangeait apparemment assez pour vivre et, à l'adolescence, s'était même mise à manger correctement alors que toutes ses copines se torturaient en multiples régimes. Mais c'était trop tard pour qu'elle grandisse. Restée petite et maigre, on lui donnait douze ans, elle était cependant d'une beauté à couper le souffle, avec ses grands yeux de raisins noirs, ses longs cheveux raides et cette combinaison si séduisante entre un corps juvénile et une expression mature.

Mais qui précisément avait-elle envie de séduire ? Certainement pas ses parents, dont toutes les questions étaient repoussées avec agressivité.

Iris songe que depuis qu'elle a quitté Jérusalem, ils ont perdu toute possibilité de contrôle ou de collecte d'informations, tributaires du peu qu'elle daigne leur divulguer. Et si, parfois, elle laisse échapper une indication partielle, toute tentative pour essayer de

creuser reste vaine, que ce soit si elle parle d'une fête où elle s'est rendue ou d'une serveuse avec qui elle a sympathisé, de plus, s'ils essaient de se servir de ces bribes pour nouer un dialogue à leur rencontre ou conversation téléphonique en milieu de semaine suivante, elle nie tout en bloc, elle ne leur a jamais dit ça, ce sont eux qui s'imaginent des choses.

« Elle nous punit », assure-t-elle parfois à Micky qui hausse les épaules, « pourquoi donc nous punirait-elle ? », et elle serait capable d'énumérer des tas de bonnes raisons mais à quoi bon – Omer qui lui avait volé l'attention de ses parents, et surtout après, tu le sais très bien, l'année terrible passée d'opérations en rééducation, des mois durant lesquels Alma avait une mère hors service et totalement dépendante, mais surtout une mère absente, car la plupart du temps, elle se trouvait à l'hôpital pour cause de coccyx et sacrum brisés, trous dans les membres inférieurs et éclats dans le thorax, tout cela ayant nécessité une stabilisation du bassin avec des plaques, la réduction des fractures au niveau des jambes, des greffes de peau, certaines zones étaient devenues insensibles, d'autres au contraire hypersensibles, il lui avait fallu réapprendre à marcher et à s'asseoir, se sevrer des antalgiques, surmonter sa peur de sortir, l'angoisse qu'éveillait en elle le moindre grondement de bus quittant sa station.

Lorsqu'elle avait repris le cours de sa vie, elle avait trouvé une fille différente, fermée et presque hostile, collée à son père et qui lui lançait des regards accusateurs, une fille qui, depuis, se satisfaisait de peu, que ce soit à l'école ou à table, elle mangeait avec parcimonie, sans curiosité, cherchant juste à ce

qu'on la laisse tranquille. Et elle, Iris ? Elle venait d'être nommée à la direction de son école et se relevait de cette année pénible avec un appétit décuplé, plus occupée que jamais. Peut-être n'avait-elle pas assez pensé à sa fille. Omer avait toujours su exiger ce qui lui revenait de droit, mais Alma, comme son père, était de ceux qui attendent, perpétuellement déçus, d'ailleurs tous les deux avaient suivi son rétablissement et sa guérison avec le même dévouement mécanique, à la fois sec et désespéré, en les voyant, elle avait de temps en temps l'impression que son vol plané l'avait propulsée à une vitesse supersonique dans un autre pays d'où elle ne pourrait plus jamais les atteindre.

À intervalles irréguliers, Micky entraît dans la chambre où elle avait passé des mois clouée au lit, il lui apportait une assiette contenant quelque étrange préparation ou un verre de thé qui avait eu le temps de refroidir, lui demandait comment elle allait et ce dont elle avait besoin, mais les rares fois où elle avait cherché à se rapprocher de lui, « viens, assieds-toi à côté de moi une minute, raconte-moi ce qui se passe », il s'était esquivé comme si c'était au-dessus de ses forces. Bien sûr, il était écrasé par la tâche, épuisé de devoir s'occuper d'elle et des enfants tout en continuant à travailler, mais au-delà de tous les problèmes, elle le trouvait aussi froid que le thé qu'il lui avait versé et aussi étrange que le plat qu'il avait cuisiné, oui, son mari avait fui son regard pendant des mois, comme s'il était coupable de ce qu'elle subissait.

Elle en riait aussi parfois. Ils avaient emménagé dans cet appartement moins d'un an auparavant,

l'ascenseur ayant conquis Micky, « pourquoi en avons-nous besoin, on n'a que trente-cinq ans », s'était-elle étonnée, d'autant qu'elle préférait un autre appartement, avec une vue jusqu'à la mer Morte et une grande terrasse, ce qui comptait beaucoup plus pour elle, mais lui, qui se vantait toujours d'anticiper, avait affirmé qu'on ne pouvait jamais savoir, « un ascenseur, on en a toujours besoin », ce qui s'était rapidement révélé d'une incroyable justesse – puisque, quelque temps plus tard, elle avait été blessée. Elle en avait plaisanté, décrétant qu'il aurait été plus utile aux forces de sécurité qu'à la haute technologie : apparemment, il avait des sources de renseignement très performantes.

Lui, ça ne l'avait jamais fait rire. Et maintenant, à trois heures quarante du matin ou un peu plus tard (elle n'ose pas regarder de nouveau le réveil), avec cette douleur qui l'empêche de se rendormir, voilà qu'elle se remémore, instant par instant, cette fameuse matinée et s'étonne une fois de plus des incroyables coïncidences de temps et d'espace qui conduisent aux pires catastrophes comme aux miracles les plus renversants.

Elle se souvient que la veille Micky était resté très tard au travail, qu'elle dormait déjà quand il était rentré, et qu'il était déjà habillé quand elle s'était réveillée le lendemain, on l'avait appelé du bureau et il était pressé, à cette époque-là, il était beaucoup moins présent que maintenant, oui, pendant toute la période où les enfants avaient eu le plus besoin de lui, il était aux abonnés absents. Dire qu'aujourd'hui, alors que ça indiffère tout le monde, il rentre tôt, reste pendant des heures sur

l'ordinateur pour jouer aux échecs en blitz puis vient s'affaler devant la télévision en soupirant. Mais il était toujours avec elle le matin, même à l'époque, l'aidait avec les enfants, c'est-à-dire avec Omer, qui venait d'entrer au CP et souffrait tellement (d'après ce qu'il prétendait) qu'on arrivait difficilement à le tirer dehors, il s'enfermait dans les toilettes et rien n'y faisait, ni les menaces, ni les promesses, ni les bilans pédagogiques, ni les stickers.

Or justement, ce matin-là, Omer était plutôt content. Elle se souvient qu'il sautait comme un fou sur leur lit, quand elle avait ouvert les yeux, Micky était déjà habillé, il avait mis sa vieille veste fine couleur moutarde qu'elle n'aimait pas mais dont il refusait de se séparer, la matinée de ce début d'été s'annonçait limpide, un peu fraîche, leur fils chantait à tue-tête (ce qui les empêchait de s'entendre) en prenant un malin plaisir à détourner les paroles, « frère pipi, frère caca, crottez-vous ? Crottez-vous ? Sonnez les bassines... », vociférait-il, si bien qu'à son habitude il avait réussi à instaurer un climat électrique et tendu dans l'appartement.

« Ah bon ? Tu sors ? Mais personne n'est prêt, il n'est pas encore sept heures », s'était-elle étonnée et le petit avait aussitôt hurlé, « pas vrai, j'ai déjà sept ans, tu as oublié que j'ai sept ans ? »

— Je viens de recevoir un coup de fil du bureau. Tout le système a planté, je dois aller voir ce qui se passe.

— À cette heure-ci ? avait-elle lancé comme si on était au milieu de la nuit.

— Omer, tais-toi ! » avait-il alors crié bien qu'à cet instant justement le gamin ait sauté en silence,

un silence qui s'était aussitôt mué en sanglot strident avant de se transformer en provocation chantée, avec des « papa pipi, papa caca, qui m'engueule, qui m'engueule », propos qui l'avaient obligée à intervenir.

« Omer, ça suffit, je ne te permets pas de parler comme ça !

— Pas de problème, je reste avec toi et je les accompagne comme d'habitude », s'était aussitôt rétracté Micky, dont la volonté faisait toujours un pas en avant et un pas en arrière, et qui avait déjà commencé à rouvrir la fermeture éclair de sa veste.

C'était lui qui les conduisait le matin parce que leur complexe scolaire était sur son chemin, de plus, à l'époque, elle était en année sabbatique, terminait son master et appréciait grandement de prendre une douche tranquille et de boire son café après le départ des siens. Ce jour-là cependant, elle avait vu à sa tête que c'était important et que ce gros bug l'inquiétait particulièrement, alors elle avait décidé de renoncer pour lui à son confort matinal – histoire de se faire pardonner quelque chose de bien plus grave et qui éveillait toujours en elle un soupçon de pitié et cette pincée de culpabilité qui la rendait parfois furieuse, contre lui et contre elle-même.

Elle s'était assise dans le lit, face au miroir des portes de l'armoire, avait remarqué son visage blanc et fatigué, avait essayé d'aplatir un peu ses cheveux noirs ébouriffés tout en fixant le profil inquiet de son mari. Omer n'était plus là, il avait filé dans la chambre d'Alma où il s'en donnait à cœur joie, les cris habituels de leur fille n'avaient pas tardé à se faire entendre, « tire-toi de là ! Papa ! Maman ! »,

et Iris avait bondi hors du lit, « va t'occuper de ton plantage, je m'occupe du nôtre », avait-elle dit en passant devant lui, il jouait avec la languette de sa fermeture éclair, de bas en haut et inversement, un pas en avant, un pas en arrière, et ce léger mouvement de doigts avait décidé d'un verdict qui hésitait encore entre elle et lui, entre des dizaines d'autres foyers où l'on s'apprêtait à entamer une journée normale, où l'on lavait un corps qui allait être enterré, où l'on se penchait pour mettre des chaussures sur des pieds qui allaient être arrachés exactement une heure plus tard, où l'on étalait de la crème hydratante sur une peau qui allait brûler, où l'on se séparait rapidement d'un enfant qu'on ne reverrait plus, où l'on changeait la couche d'un bébé qui n'avait plus qu'une heure à vivre. Et elle, comme les autres, enfila un tee-shirt à rayures et un jean, s'attache négligemment les cheveux puisqu'elle va bientôt rentrer, promet à Omer une pizza s'il sort vite de sa cachette, prépare les sandwichs et les glisse dans leurs sacs à dos, elle a même le temps, ce matin-là, de faire à sa fille une tresse chinoise particulièrement réussie. Dans la voiture, elle entend la fin des infos de huit heures, Alma hurle qu'elle va de nouveau être en retard à cause de son frère mais en moins de dix minutes ils sont devant le portail, elle accélère dans la montée avec une agréable sensation de libération et double un bus à l'arrêt.

Pourquoi une telle sensation de libération, s'étonne-t-elle à présent, qu'y avait-il là-bas pour lui inspirer ce soulagement soudain, quelques instants avant que sa vie ne vole en éclats ? Et devait-elle vraiment accorder de l'importance à la seconde où

elle avait dit à Micky qu'il pouvait partir au travail ? En y repensant, elle a l'impression que ce matin-là avait quelque chose de spécial, comme s'il augurait un changement radical, c'est maintenant seulement qu'elle le comprend, peut-être d'ailleurs est-ce la raison pour laquelle elle s'était entêtée à doubler ce bus qui clignotait déjà et allait repartir, à ne pas céder le passage, oui, elle s'était collée à lui et avait même klaxonné, ce qui ne ressemblait pas du tout à son habituelle bienveillance au volant, et son coup de klaxon avait été couvert par la terrible détonation.

Il était pressé et je lui ai dit qu'il pouvait partir, rien d'autre. Pourquoi y chercher plus de signification ? *A posteriori*, chaque détail semble décisif, or les choses doivent être examinées dans leur simplicité, en temps réel et non parées des vêtements que le futur leur aura cousus, elle essaie de se retourner dans le lit, s'aide de ses mains pour soulever ses hanches et aussitôt se souvient à quel point le moindre mouvement peut être douloureux. Elle s'étonne d'entendre du bruit en provenance de la cuisine, puis la chasse d'eau dans les toilettes. Ce n'est pas le pas rapide d'Omer, ça doit donc être Micky, étrange que lui non plus ne dorme pas. Il est cinq heures du matin, comment tiendra-t-elle demain, heure après heure, « Micky ? C'est toi ? gémit-elle.

— Tu m'as appelé ? » Il ouvre la porte et jette un coup d'œil à l'intérieur, son crâne rasé semble en suspens pendant une seconde et lui rappelle la tête chauve de la mère malade d'Ethan. Que lui arrive-t-il aujourd'hui, que lui arrive-t-il cette nuit, s'affole-t-elle, il faut que ça cesse, et tout de suite.

C'est à cause de Micky, qu'avait-il besoin d'en reparler ce matin comme s'il s'agissait d'une date anniversaire, oui, à l'époque Omer avait raison de dire que tout ça, c'était la faute de son père.

« Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il d'une voix douce, pourquoi ne dors-tu pas ?

— J'ai mal, tu veux bien m'apporter un cachet ? », et lorsqu'il revient avec la boîte de médicaments, il lui fait remarquer qu'elle a vidé tout le tiroir, « tu n'exagères pas un peu avec ces antalgiques ?

— Ai-je le choix ? marmonne-t-elle tandis qu'il s'assied sur son lit.

— Je pense que oui, j'ai entendu parler de toutes sortes d'avancées récentes en matière de douleur, il faut qu'on se renseigne. Il y a le laser, les injections de cortisone, toute une gamme de traitements. Pourquoi ne prendrais-tu pas rendez-vous dans un centre antidouleur ?

— Un centre antidouleur ? C'est un peu prématuré, non ? » proteste-t-elle, lui et sa manie de toujours tout prévoir, comme avec l'ascenseur. Elle ne pensait qu'au lendemain matin et n'avait absolument pas envisagé que cette douleur puisse persister des jours et des semaines. « Tu crois que ça va durer longtemps ? soupire-t-elle. Ça me désespère parce que depuis que tu as prévu l'attentat, je prends tout ce que tu dis au sérieux.

— Mais oui, c'est ça, j'ai prévu l'attentat, lâche-t-il avec un petit rire amer. Encore heureux que tu ne m'accuses pas d'en être l'auteur. »

Elle avale le cachet et essaie de se redresser, prend appui sur le grand oreiller qu'Alma a reçu en cadeau de ses copines pour son départ à l'armée, « à propos,